

Maria Todorova

# Imaginaire des Balkans



En temps & lieux

III éditions  
**EHESS**

Collection  
*En temps & lieux*  
24

La publication de cet ouvrage en français a bénéficié de l'aide de la Fondation Robert Schuman.

---

**FONDATION ROBERT SCHUMAN** Créée en 1991, reconnue d'utilité publique, la Fondation Robert Schuman œuvre en faveur de la construction européenne et produit des études sur l'Union européenne et ses politiques. Elle est devenue une référence en matière d'information européenne en France, en Europe et à l'étranger.

Principal centre de recherches français sur l'Europe et ses politiques, la Fondation provoque, enrichit et stimule le débat européen par la richesse, la qualité et le nombre de ses publications. Son indépendance lui permet de traiter les sujets d'actualité de manière approfondie et objective.

Véritable laboratoire d'idées, elle met à la disposition des chercheurs et du public une expertise utile à une bonne connaissance des questions communautaires. Elle est présidée par Jean-Dominique Giuliani.

[www.robert-schuman.eu](http://www.robert-schuman.eu)

---

**[www.editions.chess.fr](http://www.editions.chess.fr)**

*Imagining the Balkans*, updated edition, was originally published in English in 2009. This translation is published by arrangement with Oxford University Press.

L'édition révisée d'*Imagining the Balkans* a été initialement publiée en anglais en 2009. Cette traduction est publiée en accord avec Oxford University Press.

© 1997 et 2009, Oxford University Press

© 2011, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, pour la traduction française  
ISBN 978-2-7132-2281-8 • ISSN 1962-7505

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Maria Todorova

# Imaginaire des Balkans

Traduit de l'anglais par Rachel Bouyssou

En temps & lieux



Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

*À mes parents,  
auprès de qui j'ai appris à aimer les Balkans,  
et qu'il n'y a ni gloire ni déshonneur à en être.*

# Table des matières

<b>Préface à l'édition française</b> .....	9
<b>Préface</b> .....	13
<b>Introduction</b> – Balkanisme et orientalisme sont-ils de même nature? ...	19
<b>Chapitre 1</b> – Les Balkans: <i>Nomen</i> .....	45
<b>Chapitre 2</b> – Le nom « Balkans » comme désignation de soi .....	69
<b>Chapitre 3</b> – La découverte des Balkans .....	101
<b>Chapitre 4</b> – La perception des Balkans jusqu'en 1900 .....	139
<b>Chapitre 5</b> – De la découverte à l'invention, de l'invention à la classification .....	175
<b>Chapitre 6</b> – Entre classification et politique: les Balkans et le mythe de l'Europe centrale .....	207
<b>Chapitre 7</b> – Les Balkans: <i>Realia</i> . Qu'est-ce qu'il y a, hors le texte? .....	235
<b>Conclusion</b> .....	265
<b>Postface à l'édition révisée</b> .....	273
Bibliographie .....	293
Index .....	339



## **Balkanisme et orientalisme sont-ils de même nature ?**

Un spectre hante la culture occidentale, le spectre des Balkans. Tous les pouvoirs se sont unis en une sainte alliance pour l'exorciser : hommes politiques et journalistes, universitaires conservateurs et intellectuels de gauche, moralistes de tout poil, genre et acabit. Quel groupe, aux États-Unis du moins, n'a jamais été qualifié par ses adversaires de « balkanique » ou accusé de « se balkaniser » ? Quel groupe ainsi mis en cause n'a retourné à ses attaquants ce reproche infamant ?

C'est vers le début du xx<sup>e</sup> siècle que l'Europe a ajouté à son répertoire de *Schimpfwörter*, d'expressions de mépris, un nouveau terme qui, bien que de facture récente, allait se révéler plus tenace que certains concurrents riches d'une tradition multiséculaire. Le mot « balkanisation » en est venu non seulement à dénoter la fragmentation injustifiée d'une unité politique viable, mais aussi le retour au tribal, à l'arriéré, au primitif, au barbare. Aujourd'hui complètement décontextualisé, en particulier chez les universitaires américains, il est associé de manière paradigmatique à toutes sortes de problèmes. Il n'est pas nécessaire de démontrer que les Balkans sont généralement présentés comme « l'Autre » de l'Europe, leurs habitants n'ayant pas jugé bon de conformer leurs comportements aux normes conçues par et pour le monde civilisé. Certes, toute généralisation est réductrice ; mais, dans le cas des Balkans, le phénomène est si répandu et si intense qu'il appelle une analyse particulière.

Le « monde civilisé » (on est prié de ne voir dans ces guillemets aucune ironie, c'est simplement ainsi qu'il s'appelle lui-même) fut pour la première fois sérieusement perturbé par les Balkans à l'époque des guerres de 1912-1913. Des informations faisant état d'actes barbares affluaient en provenance de cette lointaine péninsule européenne. Pour les mouvements pacifistes, qui prenaient alors leur essor en Europe et commençaient à s'institutionnaliser, il y avait là un défi à relever. C'est ainsi que la Fondation Carnegie (Carnegie Endowment for International Peace), créée en 1910, constitua une commission internationale pour s'enquérir « de l'origine et de la conduite de ces guerres ». Le rapport de cette commission,

composée de personnalités venues de France, des États-Unis, de Grande-Bretagne, de Russie, d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, fut publié en 1914. Les auteurs avaient accompli un travail considérable. Ils exposaient les racines historiques du conflit, présentaient les points de vue et aspirations des belligérants et évaluaient les conséquences économiques, sociales et morales de ces guerres ainsi que leurs implications en droit international. Dans l'introduction, le baron d'Estournelles de Constant rappelait notamment les grands principes du mouvement pacifiste : « Répétons à ceux qui nous accusent de "bêler la paix à tout prix", répétons ce que nous avons toujours dit : plutôt que la servitude, la guerre ; plutôt que la guerre, l'arbitrage ; plutôt que l'arbitrage, la conciliation<sup>1</sup>. » Il opérait une distinction entre la Première Guerre balkanique et la Seconde. La Première était défensive, c'était une guerre d'indépendance, « la protestation suprême contre la violence, et, généralement, la protestation du plus faible [...] et c'est par là qu'elle fut glorieuse et populaire dans tout le monde civilisé ». La Seconde était une guerre de prédation et « chacun, vainqueur ou vaincu, y [avait perdu] moralement et matériellement ». Mais, quelles que fussent leurs différences, l'une et l'autre avaient « finalement sacrifié des trésors de richesses, de vies, d'héroïsme. Ces sacrifices, nous ne pouvions les constater sans protester, sans en dénoncer le prix et le danger pour l'avenir ». Quoique guère optimiste sur l'avenir politique immédiat de la région, la commission concluait :

Quel est maintenant le devoir du monde civilisé dans les Balkans, et notamment le devoir de ces États qui, par leur situation ou leur passé, sont à l'abri des complications internationales ? Il est clair qu'ils devraient commencer par ne plus exploiter financièrement ces malheureux pays et, ensuite, les encourager à rechercher et à respecter les décisions arbitrales ; ils devraient aussi donner eux-mêmes le bon exemple en s'efforçant de trancher par le droit leurs différends internationaux.

D'Estournelles de Constant avait aussi écrit dans son introduction :

Les vrais coupables dans cette longue série d'exécutions, d'assassinats, de noyades et d'incendies, de massacres et d'atrocités que résume notre rapport, ne sont pas les peuples balkaniques, ne nous lassons pas de le répéter ; une grande pitié domine ici l'indignation ; ne condamnons pas les victimes. Les vrais coupables sont [...] ceux qui, par tempérament ou par intérêt, déclarant chaque jour la guerre inévitable, finissent par la faire éclater sous prétexte qu'ils désespèrent de la prévenir<sup>2</sup>.

---

1. *Enquête dans les Balkans. Rapport présenté aux directeurs de la dotation par les membres de la commission d'enquête*, Paris, Centre européen de la Dotation Carnegie, Éditions George Crès, 1914, p. VII.

2. *Ibid.*, p. XI-XII, p. 262, p. XXVI-XXVII.

En 1993, la Fondation Carnegie ne jugea pas nécessaire d'envoyer une mission d'enquête et se contenta de republier le rapport de 1913 en lui ajoutant un inutile surtitre – « L'autre guerre des Balkans » – et une introduction de George Kennan, ambassadeur des États-Unis en Union soviétique dans les années 1950 et en Yougoslavie dans les années 1960, mais surtout connu pour avoir été le *padre padrone* de la politique américaine de *containment* vis-à-vis de l'URSS. Cette introduction, intitulée « Les crises balkaniques : 1913 et 1993 », était elle-même précédée d'une préface de deux pages signée du président de la Fondation, Morton Abramowitz, qui racontait comment il avait eu presque par hasard l'heureuse idée de rouvrir ce rapport vieux de quatre-vingts ans et en était ressorti convaincu qu'il fallait le remettre à la portée du public : « C'est un document qui a beaucoup à nous dire en ce crépuscule du xx<sup>e</sup> siècle, où un conflit balkanique vient à nouveau tourmenter l'Europe et la conscience de la communauté internationale. » Kennan était, selon lui, la personne la plus qualifiée pour faire le lien entre les deux événements et éclairer ladite conscience (on croirait presque que celle-ci a eu les Balkans pour principale cause de « tourment » tout au long du xx<sup>e</sup> siècle). Et d'annoncer : « [Nous allons] tous bénéficier maintenant de sa lucidité, de son sûr sens de l'histoire et de son bonheur d'écriture<sup>3</sup>. »

Kennan commence par rendre hommage aux mouvements pacifistes des États-Unis, d'Angleterre et d'Europe du Nord, qui avaient œuvré à la mise en place de nouveaux codes juridiques encadrant le comportement international des États. L'initiative d'une conférence internationale sur le désarmement avait certes été lancée par le tsar Nicolas II mais c'était « du dilettantisme immature [...] empreint de la confusion caractéristique de la classe politique russe de l'époque [...] et non quelque chose de sérieux ». Malgré ce côté frivole, l'idée « fut reprise avec enthousiasme » par les partisans de la paix, qui organisèrent les deux conférences de paix de La Haye et d'autres manifestations internationales. Ayant dûment séparé les adultes sérieux des petits amateurs – essentialisant ainsi, rétrospectivement, la grande division de la guerre froide – Kennan décrit le contexte historique au tournant du siècle et l'explosion des guerres balkaniques, puis en vient au rapport de la commission Carnegie.

L'importance du rapport pour nous, en 1993, réside avant tout dans la lumière qu'il jette sur la situation douloureuse où se trouve aujourd'hui plongé ce même monde balkanique qui était déjà son sujet. Le plus grand apport de ce texte est de révéler à nos contemporains quelle part du problème actuel a des racines historiques profondes et quelle part n'en a point<sup>4</sup>.

---

3. *The Other Balkan Wars: A 1913 Carnegie Endowment Inquiry in Retrospect with a New Introduction and Reflections on the Present Conflict by George F. Kennan*, Washington, Carnegie Endowment for International Peace, 1993, p. 1.

4. *Ibid.*, p. 9.

La deuxième partie de l'introduction, qui confirme la foi de son auteur dans la maxime *Historia est magistra vitae*, analyse les analogies avec le passé et les leçons à en tirer. Sa manière d'aborder le problème, il vient de la révéler par les mots « ce même monde balkanique ». Les jeunes États balkaniques de l'époque y sont présentés comme des monarchies dont les princes étaient, « en règle générale, un peu plus modérés et réfléchis que leurs sujets. Leur pouvoir était le plus souvent contesté par des parlements dépourvus d'expérience et de discipline<sup>5</sup> ». On aimerait bien sûr savoir quels pays étaient conformes à la « règle générale » et lesquels faisaient exception. Le tsar Ferdinand I<sup>er</sup> de Bulgarie, dit « le Renard » (qui du reste n'était pas balkanique mais centre-européen, puisque c'était un Saxe-Cobourg-Gotha), précipita son pays dans la Seconde Guerre balkanique, contre l'avis de plus sages que lui, poussé par sa folle ambition d'entrer à Constantinople en vainqueur. Il ne réussit qu'à y perdre sa couronne, et son parlement indiscipliné lui interdit de remettre jamais les pieds en Bulgarie. Le « modéré » Milan Obrenović entraîna la Serbie dans une aventure humiliante contre la Bulgarie en 1885, qui servit de cadre à Bernard Shaw pour sa variation pacifiste sur un thème balkanique, *Le héros et le soldat*. Pour illustrer son propos sur la violence balkanique, Kennan aurait pu utiliser l'assassinat en 1903 du dernier des Obrenović, le pathétique Alexandre, si ce dernier n'avait été de naissance royale. Enfin, la dynastie Hohenzollern-Sigmaringen, détentrice de la couronne roumaine, fut la modération incarnée, en particulier le roi d'opérette Carol II ; mais il faut dire que ce dernier avait pour mère la belle reine Marie (une « reine royale vrai de vrai de vrai », peut-on lire dans le magazine *Time* du 4 août 1924), petite-fille préférée de Victoria et amie intime des Waldorf Astor<sup>6</sup>.

L'explication des revendications territoriales et des rêves de gloire balkaniques tient en une phrase : « Ce n'était pas facile, pour des gens qui venaient de tant accomplir, et si soudainement, de savoir où s'arrêter. » Pas un mot sur le fait que ces parvenus ne faisaient que copier, sous la conduite « modérée » de princes généralement germaniques, le comportement impérial combien frugal de leurs modèles ouest-européens. Reprochant au rapport de 1913 de « ne pas tenter d'analyser les motivations politiques des différents gouvernements impliqués dans ces guerres », Kennan souligne que le plus important de ces facteurs « n'était pas la religion : c'était un nationalisme agressif. Mais les formes sous lesquelles ce nationalisme se manifestait sur le champ de bataille exprimaient des traits de caractère plus profonds, sans doute hérités d'un lointain passé tribal [...] Il en est encore ainsi de nos jours ». Et il poursuit :

Nous sommes confrontés à ce triste fait que les événements de ces époques anciennes, pas seulement celle de la domination turque mais aussi d'autres plus

---

5. *Ibid.*, p. 4.

6. Pakula Hannah, *The Last Romantic: A Biography of Queen Marie of Romania*, New York, Simon & Schuster, 1984.

reculées, ont eu pour effet de projeter à l'extrémité sud-est du continent européen une sorte de « saillant » culturel non européen, qui conserve encore aujourd'hui beaucoup de ses caractéristiques non européennes<sup>7</sup>.

Si Kennan avait préfacé la première édition du rapport, rédigée plus d'un an avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, on pourrait éprouver une certaine sympathie pour son indignation et lui passer ses inexactitudes : il semblait alors possible, au prix de quelques efforts, de faire durer la Belle Époque indéfiniment. Mary Edith Durham avait été soulevée d'horreur par ce qu'elle avait vu des guerres balkaniques, mais elle était persuadée que pareilles choses ne pourraient pas arriver à cette partie de l'humanité qui vivait à l'ouest des Balkans :

La guerre était terminée. Tout au long, je n'avais cessé de me répéter que la guerre est quelque chose de si obscène, si dégradant, si dépourvu de toute étincelle rédemptrice qu'elle ne pourrait jamais se produire en Europe occidentale. C'était ma seule consolation au milieu de toute cette barbarie. La guerre fait ressortir ce qu'il y a de plus répugnant chez l'homme. La férocité la plus bestiale et la plus révoltante s'y érige en vertu. En ce qui concerne le Slave des Balkans et son christianisme torturé, mon sentiment était que l'ensemble de la civilisation devait se dresser d'un seul mouvement pour l'empêcher de continuer ses brutalités<sup>8</sup>.

Mais Kennan avait connaissance de la boucherie des deux guerres mondiales, ou alors il faudrait supposer qu'en lui se réincarnerait l'esprit de Mary Edith Durham, qui se serait endormi en 1913 pour se réveiller dans une bienheureuse innocence vers la fin du siècle. Même s'il est incontestable, techniquement parlant, que l'étincelle qui mit le feu aux poudres en 1914 est venue des Balkans, nul historien sérieux n'irait prétendre que l'attentat de Sarajevo est la cause de la Première Guerre mondiale ; quant à la Seconde, elle n'avait pratiquement rien à voir avec les Balkans, qui ne s'y trouvèrent mêlés qu'assez tardivement et plutôt à leur corps défendant. C'est sans doute parce qu'il est tout à fait impossible d'attribuer cette Seconde Guerre mondiale à quoi que ce soit de balkanique que Kennan n'en fait même pas mention : « Eh bien, nous voici en 1993. Quatre-vingts ans d'immenses bouleversements dans le reste de l'Europe et de poursuite des querelles intestines dans les Balkans n'ont pas changé grand-chose au problème que cette région géographique pose à l'Europe. » C'est un fait, les Balkans ont au moins ceci de non européen qu'ils n'arrivent jamais tout à fait à égaliser, en matière de massacre, le reste du continent. On a comme le sentiment d'une certaine arrogance en lisant *après* la Seconde Guerre mondiale cette bienveillante concession : « Ces mentalités ne sont pas le monopole des Balkans, [...] on les rencontre aussi dans d'autres nations européennes [...] Mais toutes ces distinctions sont relatives.

---

7. *The Other Balkan Wars, op. cit.*, p. 4, 6, 11, 13.

8. Durham Mary Edith, *Twenty Years of Balkan Tangle*, Londres, George Allen & Unwin, 1920, p. 238.